

Compétition internationale de longs métrages



Fiche rédigée par Shahla Nahid, journaliste et critique de cinéma

Asteroid (Sayarak)

Fiction / Iran / 2021 / 1h18 / VOSTF

Le point de vue

Une autre planète à l'intérieur d'une terre

Lorsque le film *Asteroid*, premier long métrage de Mehdi Hosseinivand Aalipour a été projeté en compétition au 38^e Festival de Fajr (mai 2021) en Iran, son réalisateur n'imaginait peut-être pas que son film allait ensuite faire autant parler de lui dans d'autres festivals.

Ce monteur expérimenté, qui a notamment collaboré avec l'équipe de la série *Shéhérazade*, a travaillé sur plus d'une

trentaine de films à succès. Né en 1966 à Téhéran, il est surtout connu pour sa coopération avec Dariush Mehrjui, Masoud Jafari Jozani et Ebrahim Hatamikia. Ayant réalisé une série télévisée lui-même, il signe avec ce premier long métrage, un conte à la fois réaliste et surréel. Il nous amène dans des coins isolés, pauvres et cependant hauts en couleur de l'Iran. Il met en juxtaposition les vies simples et démunies et la modernité ; la ville contre la campagne.

Fiche technique

Réalisation :

Mehdi Hoseinivand Aalipour

Scénario :

Mehdi Hoseinivand Aalipour

Interprétation : Hadi Kazemi, Ghazal Shojaie, Ebrahim Zarozehi

Production :

Mehdi Hoseinivand Aalipour

Image : Davood Rahmani

Son : Meysam Hasanloo, Iraj Shahzadi

Montage : Mojtaba Esfehani

Musique : Arya Aziminejad



Mehdi Hoseinivand Aalipour

Né à Téhéran en Iran, il y étudie le cinéma avant de devenir monteur puis réalisateur. En charge du montage de dizaines de longs métrages, séries télévisées et téléfilms, de fiction comme de documentaire, il a également réalisé quatre courts métrages, une série TV et un téléfilm avant de s'atteler à son premier long métrage en tant que réalisateur, *Asteroid*.

Les rêves d'enfants s'y trouvent aussi en juxtaposition ; celui de promouvoir et aider sa famille et ceux de celui qui voit sa promotion en allant vers d'autres horizons. En suivant, pas-à-pas, la vie quotidienne de son personnage principal renfrogné et résilient, Ebrahim, le réalisateur distille des éléments de culture locale sans s'appesantir sur la pauvreté et la peine de toute une population démunie. Nous sommes dans le village Dehéno Sheikh Ali Khan, à 40 Km de la Citadelle de Bam (Sud-est de l'Iran) et c'est la saison de la cueillette des dattes. Dans ce village, il y avait un jeune

garçon qui ne connaissait rien d'autre à la vie que travailler. Lui et sa famille venaient d'un village à la frontière pakistanaise, où les habitants n'avaient jamais eu de carte d'identité.

●

Altruisme, asservissement, sens du devoir ?

Le film s'ouvre sur une scène qui annonce la "mission" du jeune personnage du film, Ebrahim, monté sur un dattier, il essaye de protéger les poussins d'un nid qui risquent de tomber à cause des secousses

données aux branches pour faire tomber les dattes. Cet altruisme, le fort sens du devoir et d'aide, composent la trame de ce récit attendrissant.

En fait, Ebrahim a douze ans. Il vit avec sa mère et ses cinq frères et sœurs dans deux petites pièces imbriquées, dans une zone désertique loin du village. En plus de nourrir les enfants et d'obtenir un certificat de naissance pour eux, la principale préoccupation d'Ebrahim et de sa mère est de construire une maison dans le village afin qu'ils n'aient pas à faire des allers-retours interminables. ●



Les origines du film

L'origine de l'histoire remonte à un voyage effectué par le réalisateur dans cette localité, où un terrible tremblement de terre en 2003, de 6,5 sur l'échelle de Richter, rasa entièrement sa fameuse citadelle en l'espace de sept minutes et 30 000 personnes perdirent la vie.

Lors dudit voyage, Mehdi Hosseinivand Aalipour rencontre Ebrahim pour la première fois. Il travaillait pour la structure touristique qui se trouvait à proximité de son village. Il regardait de loin l'équipe du tournage qui, elle aussi l'observait faisant tout : servir le déjeuner, rendre de menus services... et monter sur les dattiers.

Souvent, il les observait avec ses yeux perçants, cachés derrière les sourcils broussailleux. Il ne répondait que par oui ou par non à leurs questions, tout en gardant la distance. Il ne parlait pas beaucoup.

C'est à la fin du premier voyage que l'image d'Ebrahim s'imprime dans le scénario et l'histoire d'**Asteroid** prend forme.

Un deuxième séjour permet de mieux se familiariser avec cet environnement et de faire tourner les habitants sans recourir à des acteurs professionnels (à part deux rôles, celui de l'aviateur et la jeune fille de la famille bourgeoise) pour mieux respecter l'authenticité du lieu et des personnages.

Il fallait aussi s'éloigner du genre documentaire en rajoutant quelques éléments fictionnels afin de créer une atmosphère nouvelle dans un but cinématographique et non pas au prix de la transformation des réalités de la vie des habitants.

Le réalisateur décrit cette aventure comme une expérience de vie acquise dans une contrée mal connue, à la fois très encrée dans la tradition mais sans perte de l'espoir d'une vie plus confortable et moins harassante. Il rencontre des gens chaleureux mais écrasés par des problèmes de survie, de lourdeur administrative et même des aléas climatiques et politiques.

●



Clin d'œil au Petit Prince de Saint Exupéry

Un an avant le projet du film, lors d'un voyage à Kerman, ville située près de la Citadelle de Bam, le réalisateur aperçoit un avion d'une compagnie nationale qui, après avoir échoué sur ces terres, était immobilisé sur l'une des places de la ville. La compagnie prévoyait de transformer l'avion en café.

Le village, entouré de dattiers d'un côté et du désert de l'autre, se trouvait proche d'un petit ensemble de tourisme. Un tourisme particulier qui permet aux admirateurs du désert, tout comme le groupe de touristes que l'on voit dans le film, de s'intégrer à la vie rudimentaire des habitants et de découvrir des décors naturels impressionnants.

Ces éléments assez invraisemblables ont jeté la base de la première réflexion et le lien que le réalisateur y voyait avec l'œuvre de Saint-Exupéry, **Le Petit Prince**.

Contrairement à celle-ci, le narrateur n'est pas l'aviateur qui, à la suite d'une panne de moteur, se voit obligé d'atterrir dans le désert qui entoure le village d'Ebrahim.

À l'opposé, l'aviateur du film, désespéré par cet incident et panne au milieu de nulle part, est très surpris de l'apparition miraculeuse et incongrue de quelques enfants en haillon. Il ne lui faut pas longtemps pour apprécier ce coup de chance et par-

tager, avec plaisir et bonhomie, une expérience très enrichissante avec ces enfants. Il partage leur maigre repas et passe la nuit chez eux. En contrepartie, lui aussi apporte de la nouveauté sur les ailes d'une brise venue d'ailleurs. Le mouton que demande de dessiner le Petit Prince à l'aviateur, devient l'avion que l'enfant handicapé de la famille rêvait de piloter.

Alors que les enfants s'émerveillent autour de l'avion, Abolfazl réalise "son rêve de pilotage". Pendant ce temps, nous voyons, à nouveau, Ebrahim s'affairer autour du pilote, l'aidant à réparer sa panne : le schéma répétitif du quotidien de ce jeune garçon se dessine encore et toujours.

Il y est aussi question du phénomène fondamental de l'arrivée d'un facteur étranger dans un milieu qui bouscule, consciemment et inconsciemment, les habitudes courantes ; rien ne peut plus exister ou opérer comme auparavant. Tout comme dans **Le Petit Prince**, l'aviateur prend connaissance d'une autre "planète", celle d'Ibrahim et sa famille. Il leur dit qu'il ne les oubliera pas et en parlera à ses amis. Une aventure qui pourrait attirer du monde vers cet endroit isolé et aider son développement. Le pilote repart le lendemain la tête pleine d'images d'un monde qui lui était inconnu jusqu'alors, mais ses traces restent aussi, notamment dans la

tête du petit Abolfazl. Sera-t-il un jour pilote ? Fera-t-il tout ce qu'il peut pour réaliser son rêve ? En tout cas, la trace du contact physique avec l'objet du rêve pourrait ne jamais disparaître.

N'oublions pas que "l'Astéroïde B612" du Petit Prince, à peine plus grande qu'une maison, avait été découverte, en 1909, par un astronome turc que personne n'avait pris au sérieux à cause de ses vêtements traditionnels. Refaisant sa conférence, en 1920, en costume et cravate après une réforme dans son pays, il avait cette fois-ci été longuement applaudi. Peut-être qu'un jour le village d'Ibrahim sera montré comme modèle de développement et bien être ?

Les activités du Petit Prince consistant essentiellement à ramoner les volcans et à arracher les baobabs pour qu'ils n'envahissent pas sa planète, trouvent ses parallèles dans les tâches incessantes du jeune Ibrahim.

L'histoire du **Petit Prince**, longtemps enfouie dans la tête du réalisateur, devient l'un des éléments importants de l'histoire du film. Il s'inspire, par ailleurs, de la descente de l'aviateur de Saint-Exupéry dans le désert du Sahara et de sa rencontre avec Le Petit Prince dans la scène de l'atterrissage de son aviateur. C'est ainsi que s'impose **Asteroid** comme titre du film.



Le constant parallélisme

Le film témoigne de la vie de ce petit village perdu au milieu du désert, avec sa cohorte de misère et d'efforts conséquents employés pour la survie, la caméra suit les activités du jeune Ebrahim tout en montrant les attraits touristiques de l'endroit. À l'occasion des sorties au super marché et des sandwicheries, le spectateur constate que la modernité n'est pas très loin : les téléphones portables, l'intérieur de la maison du "bourgeois" et son style de vie se démarquent de l'habitat modeste d'Ebrahim et de sa famille. La servitude du jeune garçon et son extraordinaire résilience donnent plus de relief à l'attitude de la jeune fille de la ville, aisée et parlant français. Elle impose (poliment) sa volonté et se décide de partir alors qu'Ebrahim n'y pense même pas. La jeune fille fait un gâteau au chocolat, inhabituel pour les locaux. La scène où Ebrahim prépare la pizza pour sa famille sans laisser intervenir sa mère, pourtant considérée comme bonne cuisinière (quand elle cuisine pour les autres et n'a pas les moyens d'en faire autant pour sa famille) démontre parfaitement la présence de la mondialisation, sans toutefois la possibilité de bénéficier de certains de ses opportunités. Au contraire, elle devient la représentante du fossé existant et grandissant entre les pauvres et les élites. Elle

se bat sur tous les fronts pour élever ses enfants, sans aucune aide de l'état d'une part, et doit subir les absurdités administratives (car ils viennent d'un village situé tout près de la frontière pakistanaise) pour obtenir des cartes d'identité qui leur faciliteraient des démarches de tous ordres.

Le dialogue entre Ebrahim et son ami est édifiant : le premier, fidèle à son devoir de protéger sa famille en travaillant durement et en assumant toute sorte d'aléas, ne veut pas accepter la proposition de l'autre qui ne pense qu'à aller à la capitale pour avoir une vie meilleure et devenir riche. Le rêve d'Ebrahim est de créer un jardin.

Toujours en quête d'une tâche rémunérée

tout en rendant énormément de services (même quand il va dans la petite épicerie pour acheter ce dont il a besoin), le petit garçon n'a aucun moment de répit et s'assoupit à la fin d'une journée de dur labeur, en position assise. Cependant, l'enfant qui se cache dans ce petit corps accomplissant les tâches d'adultes, lui joue, de temps en temps, des tours, comme avoir oublié les touristes qu'il était censé promener dans le désert. Une étourderie qui lui vaut des réprimandes. Il est tout le temps sous la menace de perdre ses modestes gagne-pains. Par ailleurs, on assiste à un phénomène assez curieux : les gens de son village l'exploitent sans arrêt et le grondent sans jamais le remercier, alors que les gens de la ville et aisés se comportent de manière plus tendre et attentionnée. La scène où il remplace un domestique chez le bourgeois et lui apporte du thé sans le sucre candi, en est l'un des exemples, tout comme l'attitude très amicale du pilote d'avion.

Ebrahim nous émeut car il est l'homme (enfant) à tout faire. Il doit tout assumer, même danser à contre cœur, quand on le lui demande. On n'entend que son prénom. Il est constamment appelé, par les uns et les autres, pour rendre un service. Il nous interpelle par sa trop grande gentillesse ou servitude.



Influence mutuelle entre le monde moderne et traditionnel

La cohabitation du monde moderne avec la société traditionnelle, est caractérisée par le choix du village, qui se trouve à l'orée de deux mondes juxtaposés mais qui n'ont finalement quasiment aucune interaction. Cette confrontation est manifeste tout au long du film par : les activités des gens du village qui tournent à la fois autour de la cueillette de dattes, une culture ancestrale et le tourisme, une activité moderne permettant la mise en valeur d'un mode de vie rurale, cependant mise en scène selon les normes de marketing ou packaging moderne ; un train serpente à travers le désert alors que Ebrahim regarde avec émerveillement les chevaux qui s'exercent sous les palmiers ; l'aviateur descend du ciel dans un engin fabriqué grâce à une ingénierie sophistiquée, alors que la mère d'Ibrahim suit le pain dans un four à l'ancienne ou cuisine avec les ustensiles simples, voire primitifs ; les sandwiches et la pizza, étrangers à cette culture, côtoient les plats traditionnels ; les chaises et tables du fast-food cèdent la place à une simple nappe déposée à même le sol ; la vie du

bourgeois et son environnement moderne et confortable par rapport à l'habitat plus que modeste d'Ibrahim ; l'accès aux appareils électroniques et à l'internet par la petite fille du bourgeois tranche avec le dénuement total des frères et sœurs d'Ibrahim qui sont privés d'enseignement régulier.

C'est le jeu de la caméra et les angles choisis qui nous permettent de capter discrètement ce monde dans lequel se côtoient le traditionnel et le moderne, le triste et le joyeux, l'affection et la dureté. Le contraste entre le désert et l'avion en superposition, la nature rafraichissante de la demeure campagnarde du bourgeois, les objets de sa maison en opposition au dépouillement du logement de la famille d'Ibrahim, le centre commercial très moderne, la cueillette des dattes et le partage de la nourriture et de la joie après la récolte, la perte de l'espoir dans les yeux d'Ibrahim et sa renaissance à mi-chemin de la réalisation du rêve de sa famille (construction de la maison) sont tous là pour entraîner le spectateur dans ce petit monde animé par la volonté de survie et de l'évolution.

Enfants "acteurs", une spécialité iranienne, exportée ailleurs ?

La tradition de donner une place importante aux enfants dans les films en Iran remonte à la création de la section "Cinéma" de l'Institut pour le Développement Intellectuel des Enfants et des Adolescents (Kanoon), en 1968. Cette tradition a été largement suivie par les cinéastes comme Kiarostami, Beyzaï, Forouzesh, Djajidi et bien d'autres, liés à cet Institut. Au niveau mondial, on peut dire que cette approche du cinéma néo-réaliste italien a connu son renouveau grâce à Abbas Kiarostami, réalisateur de nombreux films tournés avec des enfants, à commencer par *Le Pain et la rue* (1970). Elle a depuis servi de base au travail de beaucoup d'autres cinéastes en Iran et dans le monde. Ils ont compris que donner un rôle central aux enfants était moins problématique face à la censure. En fait, les réalisateurs, tout comme Montesquieu en France qui critiquait les gouvernants de la bouche des étrangers (*Lettres persanes*), exprimaient leur désaccord, mécontentement et réprobation de la situation sociopolitique du pays au travers ces personnages "immatures". Ils ont également rempli, durant quelques temps, la place retirée aux femmes, frappées par beaucoup d'interdits vestimentaires et autres par le régime. Bien que les réalisateurs aient souvent pu contourner la censure omniprésente par leurs inventivités, le choix des enfants leur facilitait la tâche. C'est ainsi qu'ils ont pu créer des œuvres remarquables, pleines d'intelligence et de subtilité. Pour n'en citer qu'un, celui qui a beaucoup influencé le cinéma iranien avec son génie brut, c'est Amir Naderi, un autodidacte expatrié aux États-Unis. Dans l'un de ses films majeurs, *Le Coureur* (1984), il montre un enfant pauvre vivant dans la carcasse d'un cargo abandonné près d'un port. Un enfant qui, malgré la cruauté du destin, cherche à tout prix à s'instruire. Passant sa vie à courir pour survivre, il décide un jour de se poser et d'aller à l'école. Dans un autre opus magistral, *L'Eau, le Vent, la Terre* (1989), Naderi met en image un peuple victime de la sécheresse.



Comment chercher la poésie et la lumière dans le dénouement ?

Asteroid perpétue la tradition de donner un rôle central à un enfant en soulignant, de manière poétique, la vie difficile des enfants au travail ; un problème majeur en Iran qui dépasse les frontières de la campagne et fait des ravages dans les zones urbaines. Pourtant ce film nous rend optimiste. L'aspect le plus réjouissant d'**Asteroid**, c'est l'amour et la joie qui règnent dans la famille, alors que le monde extérieur est assez dur et presque impitoyable. Ils rient et jouent ensemble pendant le peu de temps que l'effort pour survivre leur laisse. La mère caresse son fils endormi après une journée de dur labeur. Ebrahim lui achète une jolie étoffe alors qu'ils ont besoin de produits alimentaires de base. C'est en faisant des courses inconsidérées que son immaturité enfantine, oubliée sous une apparence réservée, se dévoile et constituent des moments très attendrissants du film.

En prolongeant l'histoire dans la demeure du bourgeois esseulé, le réalisateur rappelle l'amer souvenir du tremblement de terre de Bam et la mort des membres de sa famille. Cette partie évoque également les rapports amicaux et sincères qu'il a tissés avec les habitants qui, en contrepartie



de leurs services rémunérés, l'empêche de s'abandonner à la solitude morbide.

Le film montre aussi la magie des relations humaines qui permet à ces individus démunis, de survivre et prétendre même à une vie meilleure. Ils se font confiance. Lorsque Ebrahim apprend avec tristesse que le tourisme est mort à cause de la situation du pays et son salaire avec, il rencontre sur la route une connaissance et le "miracle" se produit : il obtient un petit travail pour assurer la survie de la famille. Néanmoins, tout au long du film, la menace de perte d'emplois précaires et de revenus, règne comme une épée de Damoclès, tout en n'enlevant rien à la joie de vivre des enfants.

Les plaisirs simples de la vie sont très importants dans **Asteroid** : allant du repas de famille au pilotage d'un cerf-volant fait maison, à la générosité et l'hospitalité instinctives à l'égard des étrangers et des inconnus de passage, en l'occurrence le pilote qui atterrit son avion avarié dans le désert. La mère, en se confiant à son fils, dans une voiture qui semble avoir trop pris la poussière du temps, parle de la disparition de son mari et de son autre fils : tués au Pakistan, emprisonnés ou devenus agents de renseignement...? Elle rajoute qu'ils ont disparus à bord de cette même voiture qui leur avait été restituée. Elle est cependant optimiste et se dit sûre du retour des disparus et de la possibilité pour Ebrahim d'aller à l'école au lieu de travailler.



Les particularités ethniques, géographiques et politiques

Cette histoire n'interpelle probablement pas beaucoup ceux qui ne connaissent pas les problèmes de la tribu Baloutche. Les Baloutches sont une ethnie iranienne vivant entre l'Afghanistan, l'Iran et le Pakistan. Pratiquant majoritairement l'islam sunnite, ils parlent un dérivé des langues iraniennes.

Selon certaines statistiques, la population des Baloutches atteint près de 5 millions de personnes, dont 1 millions en Iran. C'est la minorité la plus pauvre de l'Iran et, par conséquent, en guerre permanente avec les autorités centrales pour défendre ses droits, notamment, comme c'est le cas de la famille de Ebrahim, pour avoir leur pièce d'indépendance. Ils sont aussi tiraillés par les membres de cette communauté se trouvant au Pakistan, engagés dans la contrebande et même le terrorisme. Malheureu-

sement, la sécheresse due aux changements climatiques qui a mis l'Iran au défi de la pénurie d'eau, sévit terriblement dans cette région. Cette pénurie, jointe à une mauvaise gouvernance, ont également menacé les crocodiles qui ont longtemps cohabité avec les hommes, notamment dans la province du Sistan-et-Baloutchistan, près de la frontière pakistanaise, les rendant de plus en plus agressifs à l'égard des humains. Les victimes des attaques des crocodiles au Baloutchistan sont principalement des enfants.

Malgré tous les aléas de la nature et la situation politico-géographique de cette localité, le film donne une leçon de vie et de persévérance. L'espoir de sortie de tant de luttes pour la survie et la réalisation d'un grand rêve salvateur sont représentés par la scène avec la coccinelle, considérée comme porte-bonheur par les Perses.

Le réalisateur finit son film par la scène de l'installation du miroir sur le mur de la maison inachevée. Cet objet est considéré dans la tradition persane comme symbole de reflets de la lumière vivifiante du Soleil (Dieu Mithra, divinité de l'antiquité persane), de la transparence et de l'honnêteté, tout comme d'un avenir meilleur.

Le film montre qu'en réalité, tout ce temps dépensé à servir et à se battre sans répit pour trois fois rien, trouve sa réponse et sa conclusion dans cette scène. En d'autres termes, "C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante", disait Saint-Exupéry dans *Le Petit Prince*.

C'est ainsi que le film devient une œuvre poétique et philosophique sous l'apparence d'un conte pour enfants, tout en montrant qu'aucun effort ne reste inutile et sans compensation.

